

Moebius

Écritures / Littérature

Entre Zurich et l'Alaska

Geneviève Robitaille

La marge

Numéro 105, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/14322ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robitaille, G. (2005). Entre Zurich et l'Alaska. *Moebius*, (105), 31–35.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

GENEVIÈVE ROBITAILLE

Entre Zurich et l'Alaska

Dans mon lit, à moins d'un pied de la télé, mes lunettes-loupes lourdes sur mon nez, appuyée sur mon gros coussin *zéro gravité* pour supporter ma colonne brisée, mes jambes allongées, mes genoux cassés placés pour qu'ils soient moins douloureux, abriée de mon gros édredon douillet, mes chats quelque part autour, je regardais l'heure, inquiète. Il ne restait qu'une demi-heure avant 21 h. Mon magnétoscope programmé, je faisais le tour de mes 70 et quelques postes en attendant que sonne le glas. Pourquoi ne pouvais-je pas occulter toute cette histoire ? Pourquoi me soumettais-je à cette heure de torture à venir ? La magie de la télé, n'était-ce pas ça ? Le choix de ne pas voir ? Je n'y arrivais pas, car mes raisons de fuir ne se justifiaient pas, pas à mes yeux ; je m'en serais voulu, l'aurais regretté, n'aurais pas eu droit au débat de société, ce que je revendiquais haut et fort avant même d'avoir visionné le documentaire fatidique. Il y avait déjà une semaine que l'on me confrontait à ce que j'appréhendais le plus, une semaine que je voyais des extraits du désespoir, la fin de l'espoir, plutôt que son absence, l'absence confirmant une sorte d'existence, la fin l'annihilant. J'avais peur. Terriblement peur. Je ne comprenais pas. Tellement pas. Et moi ? Est-ce que l'on m'encouragerait à cette solution finale ? J'avais le profil. Une maladie dégénérative, une chaise roulante, de la douleur chronique, inapte au travail et légalement aveugle de surcroît. Peut-être qu'après avoir vu le documentaire, je n'aurais plus à m'inquiéter, on travaillerait sur la vie avant de s'abandonner à la mort. J'avais de l'espoir. Pendant cette dure semaine qui se tramait à l'ombre d'une mort en direct, du geste fatal, le suicide assisté, je me regardais vivre dans

le spectre de cette mort annoncée, instant après instant, mes difficultés comme mes bonheurs, et je me demandais inlassablement : qui défendra la vie ?

68 % des Québécois seraient prêts à céder au suicide assisté, s'ils contractaient une maladie incurable. C'est moi qui l'avais contractée, la maladie incurable, et c'est moi qui voulais vivre à tout prix. Une vraie marginale. Le documentaire commençait. Ma nervosité se transformait en trac, en malaise. Plus la femme malade parlait de sa hâte de mourir, de ses « gouzis » de joie, plus des nœuds de terreur me tordaient les boyaux. Elle souffrait de la sclérose en plaques, vivait dans une institution de soins de longue durée, était affligée de douleurs chroniques sévères, avait perdu l'usage de ses jambes, et ses bras s'affaiblissaient de jour en jour. Elle avait tenté de se suicider, mais n'avait réussi qu'à sombrer dans un terrible coma pendant trois mois. Elle fumait de la marijuana à longueur de journée pour apaiser la douleur, toutes ses douleurs. Elle s'acharnait sur son grand rêve, mourir, et son rêve se réaliserait, à Zurich, là où un médecin lui ferait boire des mixtures amères mortelles. Elle s'endormirait lentement et mourrait enfin, entourée d'un ami, d'un journaliste, d'un réalisateur caméra à l'épaule, du médecin et peut-être d'une infirmière.

Manon Brunelle, morte sous nos yeux, seule.

Je m'accrochais au journaliste. Cet étrange intellectuel bourru, irrévérencieux à ses heures, que normalement je redoutais, se métamorphosait à mes yeux. Je me rivais à lui dès qu'il apparaissait, m'agrippant à quelque chose de vivant, lui, l'ombre de lui-même, à moitié cadré ou carrément hors champ, perplexe devant l'inéluctable, ses gestes et ses paroles d'une touchante maladresse, sa voix incertaine, discrète. Il avait souhaité qu'on l'oublie, que toute la place soit pour cette femme en détresse, mais elle ne m'était supportable qu'à travers lui. Elle commettrait l'acte final devant moi, tandis que lui retournerait à ses enfants.

La colère de cette femme pleine d'esprit, de lucidité, d'humour acide, d'une tragique intelligence, m'effrayait. La désuétude dans laquelle tombait sa vie m'enrageait. Nous l'abandonnions. Il me semblait que son amertume

n'était pas représentative de l'ensemble des gens malades et handicapés, j'ai eu peur encore. Nous n'en voulions pas tous aussi violemment à notre condition. Je craignais le regard des autres. Est-ce que l'on croirait que nous sommes tous aussi acharnés à en finir ? Comment pouvions-nous ouvrir un débat de société qu'à partir de cette histoire ? Il fallait une contre-histoire.

Inviter le journaliste à de la vie en direct, voilà ce que j'espérais.

Bonjour, Benoît Dutrizac. Depuis jeudi, je tourne en rond chez moi, inquiète, troublée, j'écris un texte sur ce documentaire fatidique Manon pour une revue littéraire, il dort, j'écoute la télé, je ne suis pas bien, je me lève, je le supprime, le lendemain, je le trouve ailleurs dans mon ordi, je le retravaille, le soir, mon trouble est plus fort, je me lève à nouveau et le supprime définitivement. J'ai de la chance, que je lui dis après lui avoir expliqué un peu ma condition, je vis chez moi, j'aime ma vie, je ne veux pas mourir et ne voudrai mourir que lorsque la mort sera l'aboutissement de ma vie, peu important mes souffrances possibles et mes dépérissements éventuels. [...] J'ai tellement peur que l'on veuille que je meure, voilà comment je deviens irrationnelle lorsque l'on soulève le débat sur le droit au suicide assisté et à l'euthanasie. Revenue à moi, en tant que citoyenne responsable, je ne peux pas être contre, car c'est un droit individuel, mais de laisser la mort entre les mains des Hommes n'est pas rassurant. Je ne suis ni de la droite religieuse, ni bouddhiste, ni « nouvel-âgeuse », je ne crois même pas à l'astrologie. J'ai plutôt un penchant vers Camus, et crois que, malgré l'absurdité de vivre pour mourir, nous devons nous tenir en tension et nous battre pour la condition de l'Homme. Ne pas céder au saut philosophique, c'est-à-dire ne pas nous en remettre à une quelconque consolation : Dieu, le suicide, la philosophie, Raël... [...] Denis Chouinard, le réalisateur, a parlé de Manon comme si elle était condamnée, qu'il ne lui restait que quelques années à vivre ; ce n'est pas vrai, elle pouvait vivre jusqu'à un âge vénérable, disait le médecin ! (Ça a quelque chose de plus tragique encore. Vivre longtemps dans le malheur est désespérant. Nous n'avons pas

le droit de laisser quelqu'un vivre et mourir dans une telle misère, il faut l'aider à vivre ! Si nous sommes capables d'ériger des hôtels quatre étoiles pour chiens, nous sommes capables de beaucoup !!!) Denis Chouinard, déjà, construisait son opinion sur des erreurs, et on ne peut pas permettre d'erreurs ici. Manon est-elle une exception ? Est-elle la règle ? Un débat de société sur un sujet aussi grave ne peut pas reposer que sur Manon ou Sue Rodriguez ou l'enfant Latimer. [...]

Je vous ouvre la porte à défendre la vie avec autant de beauté et de compassion que vous l'avez fait pour la mort.

Et j'ai signé.

La misère de cette Manon m'habitait. Je n'arrivais pas à évacuer les images de son quotidien, je les superposais à mon propre quotidien. Tout me ramenait à ce documentaire. Je me comparais, tentais de me consoler, non pas de ma condition, mais du regard qu'auraient les autres sur mes difficultés depuis *Manon*. Est-ce que je perdais ma dignité à leurs yeux, moi qui me battais pour vivre dignement et croyais réussir, malgré mon corps à la dérive ? Je la revoyais s'ennuyer dans sa chambre et je me voyais vivre dans ma chambre une vie spectaculaire, j'entendais les bruits de ma chaise roulante, et soudain c'était Manon chez Adonis qui pestait contre une femme l'empêchant d'avancer dans une des allées du marché libanais. Un avion passait, c'était Manon à Zurich. Zurich, la ville de la mort.

Je cherchais à ne plus être aussi terriblement triste et affolée, alors comme tous les soirs vers 18 h 30, je me suis installée devant ma télé. Mon tour du monde. Je suis tombée sur cette émission de musique étourdissante, bruyante, aveuglante que jamais je n'écoutais, *La fureur*, et je m'y suis plongée comme une adolescente. Il y avait, face à face, deux amis de l'école de théâtre que je n'avais pas vus depuis près de 20 ans. Chantal et Joël. Dans des accoutrements des années 80, ils chantaient et dansaient ma vingtaine. De la vie. C'était de la vie ! Je me reconnaissais en eux, ce qu'ils vivaient à la télé, dans ce bain de foule, sous les folles lumières, entourés de tous ces corps en émoi, je le vivais aussi passionnément en moi. Confinée à l'intérieur des jours d'affilée,

parfois même des semaines entières, de ma chambre-salon à ma cuisine, je ne m'ennuyais jamais.

Manon imaginait des champs, une forêt, l'Alaska de l'autre côté de la vie, mais l'Alaska, c'était de ce côté-ci de la vie ! Devant des milliers de bras pendants et de visages médusés, devant le génie de ces fantômes d'impuissance, j'ai vu souffrir et mourir une femme à la télé, pour rien.